

« Une manière juive de PENSER »

Anne Éleine Cliche

Anne Éleine Cliche, née au Québec, est professeur à UQÀM (université du Québec à Montréal), et directrice adjointe du Département d'études littéraires. Sa dernière publication est un roman *Frère Ésaï (Mon)*, 2009. Elle est aussi musicienne.

Esther Lasry¹. Anne Éleine Cliche, vous êtes l'auteur de plusieurs livres qui puisent abondamment aux sources de la culture juive. Votre dernier essai, paru en 2007, *Poétiques du Messie. L'origine juive en souffrance*², a obtenu l'automne dernier le prestigieux Prix J.I. Segal pour la littérature française. Vous aviez déjà en 1998 fait paraître un essai intitulé *Dire*

*le livre. Portraits de l'écrivain en prophète, talmudiste, évangéliste et saint*³ qui avait frappé par son érudition et par la façon dont vous vous intéressez à l'herméneutique juive, à ce que vous appelez son « art de la lettre », son rapport au signifiant. Et cette méthode d'interprétation, vous la mettez en rapport avec la pratique de certains écrivains juifs – mais aussi non juifs. Par ailleurs, vous publiez cet hiver votre quatrième roman dont le titre, *Mon frère Ésaï*⁴, nous renvoie directement, et d'une manière très originale, à l'histoire biblique de Jacob.

Ce travail que vous réalisez depuis plusieurs années est d'autant plus surprenant que vous n'êtes pas juive, et que cette culture à laquelle vous vous référez de manière fouillée n'est pas, au départ, celle que vous avez reçue. J'aimerais que nous revenions un peu sur votre histoire.

Anne Élane Cliche. Je suis née au Québec, à Val-d'Or, en Abitibi, région du nord-ouest québécois qui fut, à la fin des années trente, un lieu d'immigration important ; entre autres, parce que le gouvernement voulait développer les ressources naturelles de cette région forestière, riche en minerais. On y venait donc pour travailler dans les mines d'or et de cuivre ou dans l'industrie du bois, mais aussi pour ouvrir des commerces, des institutions. Parmi les nombreux immigrants venus d'un peu partout à travers le globe, dont certains furent d'ailleurs mes professeurs, plusieurs québécois des régions du « sud » montaient dans cette région effervescente et promise à la prospérité, pour s'y installer et fonder leur famille. La population de Val-d'Or se composait d'environ 20 000 habitants. Mes parents, partis de la région de Québec et venus s'installer là dans les années cinquante se sont connus à Val-d'Or. Mon père, tout récemment sorti de la Faculté de Droit, allait y commencer sa carrière d'avocat.

E.L. Vous êtes professeur d'Études littéraires à l'Université du Québec, à Montréal ; vous êtes aussi la directrice adjointe du département auquel vous êtes rattachée, et vos travaux comme votre enseignement portent sur des écrivains modernes, français et québécois. Vous êtes née au Québec, vos ancêtres sont arrivés ici dès le XVII^e siècle. Vous êtes donc une enfant du pays, une Québécoise « de souche », comme on dit. Vous êtes aussi musicienne. Quel a été votre parcours ?

A.É.C. J'ai quitté l'Abitibi pour poursuivre mes études à Montréal où j'ai en effet commencé par une formation universitaire en musique (piano). J'ai ensuite poursuivi des études de lettres, et ma thèse de doctorat porte sur deux écrivains modernes du Québec, Réjean Ducharme et Hubert Aquin. Tous les deux ont, dans leur œuvre romanesque, travaillé, revisité, transposé le fonds culturel catholique du Québec. J'ai reçu pour ma part une éducation catholique assez minimale.

Née en 1959, j'arrive à l'école à l'époque de ce qu'on a appelé la *Révolution tranquille* qui avait commencé en 1960 : le Québec se modernise et sort du carcan religieux qui – depuis *la Conquête* (1759-1760) – l'avait en quelque sorte « protégé » de l'assimilation anglo-protestante et lui avait permis – en même temps que son culte – de défendre la culture et la langue françaises. Dans les années 60 les curés défroquent, les couvents se vident et la culture catholique québécoise fait table rase de tout ce qui l'avait, d'une certaine manière, formée, construite et conduite jusqu'à cette modernité. Les écrivains sont à peu près les seuls « modernes » à recueillir et à travailler les signifiants de cet héritage religieux. Je fais ce détour pour qu'on comprenne un peu d'où je viens.

E.L. Justement, pour ce qui a trait à votre héritage, vous êtes romancière, mais aussi essayiste. Ce qui caractérise vos œuvres, outre votre intérêt pour la littérature, – votre travail très pointu par exemple sur Beckett, Genet, Kafka, Perec –, c'est votre ouverture peu courante à l'égard du Judaïsme, de sa philosophie, de ses textes fondateurs, du Talmud ; c'est aussi le grand nombre de textes spécialisés que vous connaissez et que peu de gens fréquentent... D'où vous vient cet intérêt singulier pour le judaïsme ?

A.É.C. À la question : « Pourquoi vous intéressez-vous au Judaïsme ? », j'ai toujours envie de répondre simplement : « Mais parce que c'est intéressant ! ». En 1995, je suis allée suivre un cours d'hébreu au Rabbinat Sépharade de Montréal et j'ai, par la même occasion, assisté aux cours des rabbins montréalais et étrangers qui s'y dispensaient. Le peuple juif a appris à travers des siècles de persécution à ne compter que sur lui-même, s'attachant à puiser dans son immense culture. La culture dite judéo-chrétienne se croit pour sa part dispensée de connaître ses origines puisqu'elle affirme – c'est en tout cas le credo chrétien – avoir mieux compris le message des prophètes que le peuple qui les a engendrés. C'est le désir de reconnaître cet héritage qui motive tout mon travail constamment préoccupé par l'origine, la violence symbolique, la traduction (au sens aussi – et peut-être surtout – de trahison, de détournement). Tous ces enjeux conduisent évidemment à la question de l'antisémitisme ; question la plus originaire et la plus métaphysique de l'Occident. Mes œuvres se caractérisent par leur « obsession » pour l'origine juive de la culture. Il y a dans la culture chrétienne un déni de reconnaissance de cette origine.

E.L. C'est ce que vous appelez *l'origine juive en souffrance*. Que vous a apporté personnellement cette proximité avec la lettre juive ?

A.É.C. Je peux dire que si je m'intéresse à la tradition, à la philosophie, à l'interprétation juives, c'est parce qu'elles me permettent de mieux penser. Je ne suis ni en voie de conversion ni attirée par les religions ou les rapports religieux. C'est pour son enseignement éthique, son exigence envers l'étude, son herméneutique qui repose sur la lettre, la langue, le signifiant, la matière même de la parole – qui est matière du monde, de la condition humaine universelle – que le judaïsme m'intéresse au plus haut point. S'intéresser au judaïsme demande du travail. Le peuple du livre porte bien son nom. Je m'associe volontiers à ce travail, à cette étude. Ce n'est pas la judéité qui est ma question, c'est la transmission, le passage, la Loi, celle de l'éthique et celle du désir, donc des pulsions de vie et de mort. Le judaïsme n'en finit pas de reprendre et de relancer l'étude de ces questions qui sont aussi les miennes, les nôtres, celles de notre monde, devrais-je dire.

E.L. Est-ce que ce sont ces questions qui vous ont amenée à la psychanalyse ? En vous lisant on découvre que vous entretenez un rapport constant avec la psychanalyse ; qu'elle accompagne votre pensée et vos lectures...

A.É.C. C'est le contraire qui s'est passé. C'est mon intérêt pour la psychanalyse qui m'a conduite au judaïsme. Dès le début de mes études universitaires, j'ai développé un intérêt soutenu pour la psychanalyse et pour Freud. Ma thèse de doctorat était d'ailleurs orientée vers une lecture des effets d'inconscient (de la filiation et de l'Autre) dans l'œuvre de Ducharme et d'Aquin. C'est à ce moment-là, je crois, que s'est faite la rencontre entre mon intérêt pour la transmission (ses voies, ses détours, ses lois) et mes interrogations sur l'héritage catholique mais aussi biblique que mes deux écrivains travaillent chacun à sa façon. Je me suis donc mise, à vingt-quatre ans, à lire la Bible (que les Catholiques lisent assez peu et que ma génération n'a pas du tout lue), et je me suis tout de suite intéressée à cette transmission problématique qui rattache le christianisme au judaïsme. Déjà avec Freud, je m'étais un peu avancée vers la question juive qui fut pour lui à la fois si importante et si ambivalente. Aujourd'hui, à l'université, mes recherches et mon enseignement portent sur les rapports entre psychanalyse et écriture ; les écrivains modernes, européens et québécois, constituent mon corpus. Par ailleurs, je fais lire la Bible aux étudiants (qui en ignorent à peu près tout).

E.L. Comment cela est-il reçu par vos étudiants ?

A.É.C. Avec un intérêt immense. Personne ne reste indifférent à ces textes, l'histoire l'a bien montré ! Et je ne donne pas du tout un enseignement religieux, je présente plusieurs des commentaires de la tradition juive. Je leur fais lire aussi les Évangiles, et nous parlons beaucoup de *l'intertexte* (notion que les littéraires connaissent bien et qui désigne le fait qu'un texte s'écrit toujours à partir d'un autre, qu'il y a toujours palimpseste) ; nous parlons aussi de la *dette symbolique* que cet intertexte particulier implique. Un chrétien, même peu averti, sait qu'il y a eu les Pères de l'Église ; il devine, même s'il ne sait pas grand chose, que tout un savoir antérieur a donné à ces textes une portée précise qui a déterminé leur sens. Une petite fille catholique comme j'étais découvrirait des dogmes qui ne sont pas dans la Bible (Première Communion, Confirmation). J'étais encore très jeune lorsque Jean XXIII a fait retirer de la liturgie dominicale les phrases qui accusaient les Juifs de *déicide*. J'ai donc appris à l'école que Jésus avait été crucifié par les Romains, et surtout que cette crucifixion était la condition de sa résurrection et de « notre salut ». Si bien que lorsqu'à l'adolescence j'ai entendu parler du « peuple déicide », il a fallu qu'on m'explique d'abord qui était ce peuple, et ensuite pourquoi on lui en voulait, puisqu'il était

l'agent de l'avènement de notre salut. C'est ce genre de « fautes logiques » que personne n'arrivait à m'expliquer qui m'ont éloignée, avec mon époque, de la religion catholique. J'ai cependant appris à la connaître et à l'étudier plus tard. Mais – et c'est ce que je veux partager avec mes étudiants –, quand on découvre les commentaires juifs, on est d'abord saisi par deux choses : d'une part, on entend qu'il y a là, non pas des réponses, mais des questions, voire une véritable pensée en acte ; d'autre part, et c'est évidemment la révélation la plus étonnante, on se retrouve devant une absence quasi complète de dogmes. Au contraire, il y a toujours plusieurs versions simultanées d'un commentaire, versions qui peuvent se contredire sans toutefois s'invalider pour autant.

E.L. Toute votre œuvre montre que cette invention de la dialectique change la perspective d'un texte... Par ailleurs, la musicienne que vous êtes garde une sensibilité particulière à la langue dans sa sonorité comme dans sa matérialité. Ne serait-ce pas aussi ce qui caractérise votre rapport à l'écriture ?

A.É.C. Ce qui caractérise mes œuvres depuis ma thèse publiée, jusqu'à mon dernier roman, c'est en effet, je crois, un certain rapport « physique » à l'écriture. Ma lecture des écrivains comme ma propre démarche d'écriture sont marquées par un rapport au rythme, à la langue dans ce qu'elle a de corporel, c'est-à-dire de matériel au sens sonore, musical, mais aussi au sens pulsionnel. La langue est ce qui nous inscrit dans le monde, dans le désir, dans la jouissance et dans la culture. Penser suppose faire sortir la langue de ses gonds, de ses rouages. Voilà. C'est à partir de là que je parcours les œuvres littéraires, que je les analyse dans leurs rapports à la langue, c'est-à-dire à l'héritage, à la filiation, à l'histoire et au corps.

Depuis plusieurs années, la découverte et l'approfondissement constant de la culture juive ont rendu encore plus concrètes ces questions qui sont les miennes. Dans *Dire le Livre et Poétiques du Messie*, j'ai voulu voir comment cette logique analytique qui repose sur la lettre (que saint Paul a déclarée morte et qui est pourtant si vivante !) rejoignait ce que Freud a découvert, qu'il appelle la « grammaire de l'inconscient » et qui n'est pas un ensemble de contenus, mais un ensemble de lois : déplacements, anagrammes, rébus, surdétermination, condensation, jeux de mots. Toutes ces lois qui structurent notre pensée et nos actes sont déployées, mises en œuvre d'une certaine manière dans les commentaires juifs.

ÉL : Vous êtes ici ce qu'on peut appeler une *spécialiste du judaïsme*. Comment en êtes-vous venue à vous avancer aussi loin ?

A.É.C. Dans le monde laïc et universitaire, je suis une spécialiste, en effet. Mais quand j'entends les savants commentateurs de la Torah ou que je lis des

ouvrages dans ce domaine, je ne peux me considérer que comme une débutante. Plus on avance dans cette connaissance et plus on découvre qu'on en sait peu. C'est une culture immense qui s'est déployée sur des millénaires, et qui reste aujourd'hui très vivante. J'essaie pour ma part de rester fidèle aux principes d'interprétation que je découvre dans la culture juive et que je mets au service de ma créativité. Il y a donc une démarche personnelle dans mon travail qui ne contredit pas un attachement à la tradition. Mais si vous me demandez *comment* une non Juive arrive à rejoindre un savoir talmudique et philosophique, je dirais qu'elle doit apprendre un peu d'hébreu (pour s'y retrouver au moins dans la logique qui est à l'œuvre dans cette tradition), et bien sûr lire beaucoup. Un très grand nombre de travaux savants, magnifiques d'érudition et d'intelligence, sont disponibles en français. Enfin, comme je l'indiquais tout à l'heure, je crois qu'on *ne peut pas ne pas faire siennes* les questions soulevées et développées par le judaïsme, car ce sont les questions les plus actuelles (elles sont actuelles depuis toujours). Elles interpellent notre rapport à l'Autre, au langage, au temps, à l'exil. Être Juif, c'est aussi une manière de vivre avec la Loi, avec les 613 commandements. Je ne suis pas Juive. Mais je me retrouve dans toute une manière juive de penser.

ÉL : Votre dernier essai porte sur le Messie. C'est une question immense et difficile. Vous semblez circuler assez bien dans le labyrinthe des versions. Comment en êtes-vous venue à travailler cette question ? À la mettre en rapport avec la littérature ?

A.É.C. Le Messie est l'objet du contentieux entre chrétiens et juifs. Au départ je ne savais pas que je ferais un livre sur le Messie, sur « les poétiques du Messie », c'est-à-dire sur ce que ce personnage suscite sur le plan de l'histoire, certes, mais surtout je crois sur le plan du langage, du temps, du sens, du devenir, – et donc, pour un écrivain, sur le plan de l'écriture qui est toujours en rapport avec le temps du dire. Lorsque nous écrivons, nous ne sommes pas dans l'image, mais dans la phrase, le phrasé, le rythme, la scansion, et donc aussi dans le futur, le processus. L'enseignement, le devoir de transmettre, le travail avec les étudiants m'ont de plus en plus fait comprendre cette figure du Messie, au sens où le Talmud la construit et la déconstruit.

E.L. Justement à propos de cette figure, vous reprenez à votre manière l'image de Walter Benjamin concernant la « porte étroite » par où doit passer le Messie.

A.É.C. Oui. Je dis que *le Christ* est venu obturer la porte étroite par où *le Messie* peut toujours venir. Contrairement à ce que les chrétiens en ont fait, le Messie dont parlent les rabbins (qui savaient déjà à quel point cette invention juive

était vouée à produire des catastrophes !) est un futur ; mais c'est aussi une instance qui dénoue des impasses et ouvre des brèches dans ce qui est apparemment voué à la fermeture. L'enseignement m'apprend tous les jours que l'ouverture de ces brèches est un événement « messianique » dont personne n'est le maître, et qui réclame son temps, son processus, son travail. Je rappelle dans mon livre que « histoire », en hébreu, se dit *toldot*, terme pluriel qui se traduit par *enfantements, engendremments*.

On doit se mettre au diapason de cette notion pour saisir un peu de quoi est fait le Messie qui apparaît dans la Bible et le Talmud comme la *retombée d'une généalogie*. La pensée juive conçoit l'histoire comme chaîne de filiations – et donc comme enjeu de désir, de jouissance, de transmission, d'identification –, bref, comme un nouage de noms et comme une aventure « dramatique » de la parole. On peut dire que c'est une *poétique*, un art de dire et de penser selon des modalités qui fondent une logique, un style, un rythme, une prosodie, un certain corps. Je pense que si cette poétique talmudique du Messie, qui est à l'origine de l'Occident, reste oblitérée par une autre, elle continue toutefois à occuper l'Histoire, à la travailler à son insu, telle une lettre restée en souffrance.

Le Messie ayant quelque chose à voir avec le sexe et la sexuation, il est dans son invention même une figure de l'engendrement et du futur, du hasard, du risque. En prenant à sa charge le péché du monde, le Christ a quant à lui « délié » la chrétienté du risque que constitue la responsabilité. L'interprétation change alors de registre : le *littéral* se voit frappé de refoulement au profit de ce que le christianisme appelle *l'esprit*, qui – désignant une transcendance du signe – substitue la commémoration à la mémoire et l'acte de foi en l'événement à l'ouverture du sens. Le Messie de la tradition juive désigne la prise en compte du temps comme engendrement, un passage par la naissance et la mort qui implique un devenir, un corps et une conscience éthique livrés à l'alternance du jour et de la nuit. Le Messie dont parlent les talmudistes ressemble à une sortie du temps mythique. Il est, me semble-t-il, la figure la plus saisissante de la démythologisation de la parole. Dans *Poétiques du Messie*, j'ai justement voulu montrer la « nature » du Messie juif qui est un processus, un devenir éthique.

E.L. Une démarche... Un cap vers un horizon à atteindre, même si l'horizon s'éloigne à mesure qu'on s'en approche... Mais venons-en à votre dernier roman, *Mon frère Ésaü*. Pourquoi Ésaü ? Quel genre de débat votre écriture engage-t-elle dans ce roman ?

A.É.C. Je ne sais pas si c'est un débat que suscite mon écriture. J'aimerais mieux une réflexion, un questionnement. Évidemment *Ésaü*, c'est le nom qui, pour les Juifs, désigne le conflit irrésolu avec le christianisme. Les chrétiens ne

savent pas qu'Ésaü les représente dans la tradition juive. Pour eux, c'est Jacob le patriarche, puisqu'ils se sont nommés le *verus Israel*. Ésaü est donc, pour eux, un barbare. Mais le Talmud, éblouissant de logique, et les commentateurs pendant des siècles – jusqu'à Rachi, Nahmanide, Maïmonide, le Maharal de Prague –, faisant d'Ésaü l'ancêtre des Romains (Rome étant le lieu de naissance du christianisme), manifestent une lucidité et une finesse de vue inégalée dans l'interprétation moderne de l'histoire. C'est cela que j'ai voulu donner à lire à mes contemporains.

E.L. Un rapport malaisé entre deux frères jumeaux ?

A.É.C. Ésaü (je garde le nom de la traduction française, puisque les chrétiens le connaissent sous ce nom et que ce roman s'adresse à la culture « chrétienne » dans laquelle nous vivons, que nous soyons juifs ou chrétiens), Ésaü donc est le frère jumeau de Jacob ; difficile d'être plus proche ! Mais c'est un jumeau violent. J'en ai fait un personnage contemporain de mon enfance, un frère jumeau brutal, mais aussi « brut », quelque chose comme un roc d'enfance intraitable, un éternel enfant ; et c'est aussi un grand peintre. De même que le christianisme n'est pas une barbarie, qu'il est une grande religion à l'origine de grandes civilisations, Ésaü, mon personnage, n'est pas un barbare, c'est un artiste. Et si *la violence symbolique* – l'appropriation et la tradition du judaïsme par le christianisme –, s'est poursuivie à travers ces grandes civilisations, ce serait trop simple de tout renvoyer à la barbarie. Je voulais partir de là.

E.L. Justement on a envie de savoir d'où vous partez pour nous raconter l'histoire d'une fraternité problématique. Une sœur cherche son frère jumeau, peintre célèbre, dont le nom est Esaü. On comprend que l'histoire biblique aura servi de modèle à une autre histoire romanesque, où la narratrice, qui porte le nom féminisé de Jacobe, part dans une quête de son jumeau, disparu depuis plusieurs années.

A.É.C. Tout est fictif, en effet dans ce roman. Tous les noms sont déclarés fictifs. Mais c'est une histoire « vraie ». L'histoire biblique sert de moule à une autre histoire que j'associe à la mienne. Une sœur cherche son frère jumeau, dont le nom, Esaü, est à lui seul une énigme angoissante et chargée. L'histoire ici est au moins double, par avance écrite, et pourtant inachevable. Chercher Ésaü qui a fui sa famille, son pays, son peuple, son histoire, prend dès lors plusieurs sens. Celui très concret d'une enquête sur le territoire natal, l'Abitibi, et sur la mémoire d'une enfance perdue ; et celui, plus métaphysique, d'une rencontre avec une haine immémoriale, fratricide, familière, et pourtant mystérieuse, méconnue.

E.L. Isaac préfère Esäü ; Rébecca préfère Jacob ; il y a là un roman familial que vous essayez d'explorer. Pour aller où ?

A.É.C. Le roman familial que rédige la sœur d'Ésaü cherche ses morceaux et les trouve peu à peu comme les pièces d'un puzzle ; le récit puise ainsi aux sources bibliques et talmudiques, celles que le peintre Ésaü lui-même n'a cessé d'explorer pour son œuvre ; puis à d'autres, qui racontent l'histoire de ce jumeau étrange, suscitant les plus intéressants commentaires rabbiniques. Peu à peu, le corps et les tableaux d'Ésaü occupent presque tout l'espace et les souvenirs.

Mon frère Ésaü est un roman sur la peinture et l'enfance ; sur la langue qui cherche à dire et n'y arrive que par détours, fractures, reprises ; un roman sur les puissances mortifères et le désir insatiable de connaître cette part du monde livrée à la brutalité, à la destruction.

Le style de Jacob change un peu au cours du roman. Au début, elle tâtonne, hésite, bégaie. Je voulais que le lecteur bute, *s'enfarge* dans la phrase. Que ce ne soit pas transparent. Que le lecteur soit frappé par l'opacité, la difficulté de dire. Parce que cette jumelle cherche Esäü aussi dans sa mémoire, dans sa langue. Et peu à peu, la phrase se lance, avance plus vite. Ça ne devient jamais lisse, mais la narratrice trouve tout à coup des lieux de lumière. Avec la musique entre autres (il y a des musiciens, aussi, qui entourent Jacob).

Ce qui oppose Ésaü et Jacob dans la Bible est peut-être ce qui oppose deux versants inséparables de l'humanité, ou d'un même être. Deux rapports à la filiation, deux destins de la pulsion : la vie, la mort. Le roman se construit autour de la question : Qui est Ésaü ?

E.L. En effet, vous nous entraînez dans une histoire familiale avec des souvenirs d'enfance où l'on aime à se perdre, dans les descriptions lyriques de l'Abitibi, un désert nordique d'un bel exotisme, avec ses tribus amérindiennes les Algonquins, les Cris, les Anishnabes ; on est dans un *ailleurs* extraordinaire, quand subitement le texte nous rattrape et semble nous dire, attention ce n'est pas cette histoire là que je te raconte...

A.É.C. Oui, Isaac préfère Ésaü ; Rébecca, Jacob. Il y a là une histoire de bénédiction volée ; une affaire étonnante. Et Isaac qui fait semblant de se laisser duper. Les commentaires sont d'ailleurs très complexes. Dans cette scène, Jacob se déguise pour recevoir la bénédiction destinée à son frère. Isaac reconnaît la voix de Jacob, mais aussi les mains d'Ésaü...

J'ai opté pour faire d'Ésaü un être sans voix, un peintre, un homme tout entier dans le *faire*. Il ressemble à un enfant avec tout ce que cela signifie de violence encore non domptée, d'exigence, de génie aussi.

Jacobe décrit les œuvres de son frère. Des tableaux faits avec des carcasses

d'animaux. Mon personnage Ésaü est bien sûr un chasseur, comme le personnage biblique. Il peint des crucifixions en intégrant aux huiles, à l'acrylique, des crânes d'oiseaux, par exemple. Je voulais qu'il soit dans une sorte de sublimation, de vénération de la mort. Comme le christianisme l'est, en quelque sorte. Où en sommes-nous aujourd'hui dans le rapport entre Jacob et Esaü ?

E.L. C'est la question qui reste posée.

notes

1. À Montréal (4 janvier 2009).
2. *Poétiques du Messie. L'origine juive en souffrance*, Montréal, XYZ, 2007, 298 p.
3. *Dire le livre. Portraits de l'écrivain en prophète, talmudiste, évangéliste et saint*, Montréal, XYZ, 1998, 242 p.
4. *Mon frère Ésaü*, Montréal, XYZ, 2009, 228 p.